des siècles, l'homme a acquis le droit d'augmenter ses possibilités de bonheur. La légende du Christ résume le grand symbole de l'Humanité; comme Lui, depuis ses lointaines origines, Elle agonise sur le Golgotha et chaque heure de son agonie lui donne une parcelle de divinité. Sans doute, les époques de transition ont été douloureuses; mais la Transfiguration sera glorieuse, car une fois l'effort accompli, l'Univers s'équilibrera dans une harmonie plus complète, jusqu'au jour de l'harmonie totale qui semble être le but des manifestations vitales à travers l'Espace et le Temps; et ce jour-là le Fils du Père aura réalisé ici-bas le Royaume de son Père.

CHAPITRE VI

L'AMOUR A-T-IL POUR BUT UNIQUE LA CRÉATION?

J'ai négligé jusqu'ici la présence de l'enfant, ainsi qu'on a pu le constater. Cette omission était volontaire; car je n'ignore pas que son existence complique singulièrement la question des rapports entre les sexes et je reconnais avec bonne grâce qu'elle est la principale pierre d'achoppement, pour ne pas dire la seule, que rencontre toute théorie visant à l'émancipation absolue de la femme. Toutefois, je ne crois pas que la présence de l'enfant empêche d'apporter dans les règlement sociaux de l'amour les modifications profondes que j'entrevois.

De même qu'avant d'aborder l'étude du Mariage, je me suis complu à étudier l'Amour lui-même, dans ses causes comme dans ses effets, je rechercherai également à déterminer les lois qui existent entre l'acte passionnel et l'enfant avant d'envisager la situation de ce dernier par rapport à ses parents.

Agir inversement serait donner à la conception du mariage la valeur d'une loi divine et préétablie, tandis que je la considère comme un pis-aller provisoire auquel s'est résignée l'Humanité dans l'attente d'un mieux qui reste encore à trouver. En un mot, l'Amour est l'œuvre de la nature, le Mariage est celle de l'homme. Essayons donc tout d'abord de percevoir quels liens mytérieux existent entre l'œuvre de volupté et l'œuvre de création. Et, de suite, le problème se pose avec une simplicité merveilleuse : L'œuvre de création est-elle la conséquence logique de l'œuvre de volupté ou n'en est-elle que l'accident aléatoire?...

L'un des grands penseurs de ce siècle, Schopenhauer, a résolu ce problème avec tant de clarté qu'il ne reste plus qu'à approuver ou à combattre sa théorie. Malgré la haute estime que je professe pour ce philosophe, malgré la distance qui sépare mes modestes essais de son œuvre puissante, je n'hésite pas à m'inscrire, sur ce point-là du moins, parmi ses contradicteurs. Selon Schopenhauer, l'Amour serait un subterfuge aussi charmant que trompeur inventé par la Nature pour assurer la reproduction de l'Espèce.

L'idée, certes, est ingénieuse; elle a pour elle toutes les apparences de la vérité et il se peut même qu'elle en contienne quelques parcelles. Mais je doute fort qu'elle soit toute la vérité. La théorie de Schopenhauer ne repose guère que sur une série d'observations qui, habilement choisies et groupées, forment un faisceau de preuves à l'appui du théorème révélé. Malheureusement, une série d'observations contraires, et sur la véracité desquelles tout le monde sera d'accord, peuvent, comme on va le voir, sinon détruire entièrement cette théorie, du moins lui enlever son sens trop absolu et trop général. Mais alors, nous n'aurons plus devant nous qu'une conception curieuse de l'Amour et non une loi mathématique, universellement vraie comme celle de la pesanteur.

On s'explique mal que la Nature, déesse toute-puissante, soit obligée de recourir à de misérables ruses pour faire triompher sa volonté. La gratifier d'une telle intelligence, c'est vouloir acquérir le droit de la mépriser par derrière. Car, étant donné qu'elle disposait de tous les éléments et de toutes les forces, on reconnaîtra qu'il lui eût été tout

aussi facile d'assurer l'œuvre de reproduction isolément, sans y adjoindre les joies de la volupté. Cette astucieuse Nature n'a pas été aussi clémente quand, pour réaliser les fins douloureuses de ses fantaisies, elle a établi l'œuvre de mort et cela d'une façon autrement certaine que l'œuvre de procréation. Là surtout, sa clémence aurait dû recourir à l'amour ou à quelque chose d'analogue, afin d'envelopper d'un décor séducteur l'agonie de la créature. D'ailleurs, l'idée de transformer la Nature en une espèce de Providence laïque m'a toujours paru plus poétique que sérieuse. La simple observation du monde prouve que les forces mystérieuses qui règlent l'évolution du Minéral, du Végétal, de l'Animal ont l'inflexibilité d'une Loi mathématique.

Mais c'est là une chicane d'ordre sentimental à laquelle j'attache peu d'importance. D'autres raisons abondent pour combattre la théorie de Schopenhauer que je veux considérer, momentanément, comme exacte. Oui, je vais admettre pour l'instant que l'enfantement soit le but unique de tout roman passionnel et nous allons voir à quelles inconséquences cette hypothèse aboutira. En effet, si la Nature était logique avec elle-même, l'enfant ne saurait exister sans l'amour ou réciproquement l'amour ne pourrait se manifester sans être suivi aussitôt de l'enfant. Or, la plus banale des observations nous montre tous les jours des unions fertiles entre deux êtres qui se détestent par la chair comme par le cœur et des unions stériles entre des amants passionnément épris et désireux de procréer.

Mais il y a mieux encore. Si la loi formulée par Schopenhauer était rigoureusement exacte, la femme ne pourrait enfanter qu'autant qu'elle aurait vibré sous les caresses de l'homme. Or, on constate fréquemment le cas d'épouses insensuelles ayant un ou plusieurs enfants et qui, devenues sensuelles par la suite, demeurent stériles. Que l'on ne vienne pas dire que ce sont là des exceptions, n'infirmant en rien la règle commune. Tous les hommes passionnés, tous ceux qui ont prodigué leurs étreintes et se sont complu dans la confession des amantes, savent bien que de tels exemples sont au contraire très fréquents. Par suite, l'amour et la procréation, malgré les liens apparents qui les rattachent, sont en réalité deux phénomènes distincts, pouvant à la rigueur se manifester l'un sans l'autre. Du côté de l'amour, la démonstration n'est pas à faire. Des milliers d'êtres se sont aimés et n'ont pas reproduit. En ce qui concerne la procréation, la preuve paraît plus délicate à établir. Et cependant, qui donc osera invoquer l'amour devant l'accouplement productif de deux êtres n'éprouvant l'un pour l'autre aucun sentiment d'affection et dont la femme, au moment de l'acte, sera restée impassible?

Plus on examine la question de près et plus on s'aperçoit que le Génie de l'Espèce est loin de présider à l'union des couples. A chaque instant la Nature est flouée ou plutôt se trompe elle-même, car je ne fais pas intervenir ici les supercheries pouvant provenir du fait volontaire des amants. Il faut avouer d'ailleurs que la Nature a bien mal pris ses précautions et, si la pensée que lui prête Schopenhauer était exacte, on pourrait dire que son œuvre est d'une rare imperfection. Puisque son but est l'accroissement indéfini de l'Espèce, elle aurait dù établir la constitution génitale de la femme de telle sorte que toute femme fécondée fût, non seulement impropre à inspirer ou à ressentir l'amour, mais encore à se prêter à l'accomplissement de l'acte. Nous savons qu'il n'en est rien et que, sauf les quelques semaines qui précèdent ou suivent l'accouchement, la future mère peut jouer son rôle d'amante. Je vais plus loin et je n'hésite pas à écrire que si la Nature ne s'était réellement servie du frisson voluptueux que pour assurer la reproduction de l'Espèce, elle aurait dû prendre des dispositions telles : 1º que ce frisson n'eût jamais pu être éprouvé par l'individu solitaire. 2º qu'il fût matériellement impossible de flouer l'œuvre d'amour dans ses fins créatrices. Je ne crois pas qu'il soit bien utile d'insister pour démontrer qu'il n'en est pas ainsi.

Je pourrais continuer en renversant un à un tous les arguments secondaires sur lesquels Schopenhauer a étayé sa théorie du Génie de l'Espèce. Mais, tel n'est pas le but de ce livre et il me suffit d'avoir rendu évidentes les principales invraisemblances qui enlèvent à cette théorie la valeur d'une loi mathématique. Je voulais simplement établir que l'œuvre de volupté et l'œuvre de création sont indépendantes l'une de l'autre et, par suite, doivent conserver leur importance personnelle et ne pas être hiérarchisées.

Pourquoi ne pas admettre, jusqu'à preuve du contraire, que, parmi tant de forces inconnues au milieu desquelles nous nous agitons et dont nous ignorons les causes et les effets, il existe deux grands courants fluidiques: 1º le fluide amoureux, dont j'ai parlé précédemment et qui m'a permis de donner au phénomène de l'amour une explication non seulement plausible mais en accord avec l'expérience. 2º le fluide vital qui formerait dans l'Univers la chaîne mystérieuse dont les anneaux invisibles relieraient les générations aux générations?...

On me répondra, je le sais, que le mot « fluide » ne correspond à rien de précis, que ni le chimiste, ni le physicien n'ont encore pu isoler avec leurs instruments cet agent impondérable. Je ne l'ignore pas. Mais, de ce que la science soit impuissante, quant à

présent, à définir clairement la force inconnue que sous-entend le mot « fluide », est-ce une raison pour que cette force n'existe pas? Personne ne le pensera; aujourd'hui surtout où le dernier des contremaîtres utilise merveilleusement l'électricité, alors que les savants ne savent toujours pas en quoi consiste exactement le fluide électrique.

Il en est de même pour l'amour et la procréation. Tous les jours, des êtres s'aiment,
s'unissent et quelquefois procréent. Une trop
belle harmonie préside aux destinées de notre
Univers, pour que ces phénomènes ne soient
pas régis par des lois certaines. Ces lois,
nous les ignorons. Mais du moins si la cause
demeure inconnue, l'effet rentre dans le domaine de notre observation. Et, de même
que pour donner à une lampe électrique toute
l'élégance désirable il n'est pas nécessaire de
se préoccuper de l'existence du fluide qui lui
porte sa lumière, de même il importe peu de

connaître l'essence de l'amour pour orienter ses manifestations vers la plus grande somme de bonheur.

Dans la question qui nous occupe, il s'agit de savoir si la présence de l'enfant peut contrecarrer ce bonheur ou si, au contraire, elle n'a sur lui aucune influence. Avec Schopenhauer, l'Individu disparaît devant l'Espèce. Elle seule importe et c'est pour elle uniquement que la Nature a travaillé. Par suite, le bonheur de l'Individu devient une quantité négligeable, du moins en théorie. Car, en pratique, nulle philosophie, nulle morale, nulle religion n'empêcheront l'être humain de vouloir ardemment son bonheur et d'y travailler de toutes ses forces. Nous l'avons vu au seuil de ce livre et je ne reviendrai pas sur cette vérité que je considére comme fondamentale.

Mais alors, si l'avenir seul de l'Espèce importe, si son présent n'est rien, la vie n'est plus qu'un misérable mensonge; les hommes sont de pitoyables mercenaires qui non seulement ne verront jamais le résultat de leur travail, mais qui n'ont même pas la certitude que ce travail ait un but, une utilité. S'il en était ainsi, la véritable sagesse serait de prêcher la fin du monde; l'anéantissement progressif de la race deviendrait une conclusion logique. Car, quelle que soit la force qui régirait cet Univers, Dieu ou Hasard, une telle force serait mauvaise et notre génie et notre vertu consisteraient à lui échapper.

Mais il n'en est pas ainsi; si le passé est le créateur du futur, si l'ancêtre a préparé l'homme de l'avenir, ce passé et cet ancêtre ont eu néanmoins leurs heures de bonheur. En un mot, l'Espèce et l'Individu ont des droits égaux, si on les compare à leur durée respective. L'une a l'éternité, l'autre a la minute. Il est donc puéril de vouloir établir entre eux une hiérarchie et subordonner celuici à celle-là. J'imagine que pour le regard

d'un Dieu, ou même simplement d'un philosophe, la libellule qui naît et meurt dans l'espace d'un jour et l'astre qui met des milliards de siècles pour s'éteindre n'ont pas une valeur bien différente.

La vérité, c'est que la vie de l'individu est respectable par elle-même; par suite, l'existence de l'enfant est aussi intéressante que celle de ses parents; elle ne l'est ni plus ni moins. J'excepte le cas très particulier d'un accouchement dangereux où la vie de la mère ne peut être sauvée que par la mort du fœtus. Là, l'hésitation n'est même pas permise; la science médicale l'a fort bien compris. Le choix est d'ailleurs trop inégal. D'un côté, un être conscient, ayant connu des jours de joie et de douleur et dont l'âme suit avec angoisse les péripéties de la lutte où elle est en jeu; de l'autre côté, un embryon encore plongé dans la pénombre intermédiaire qui sépare le Néant de la Vie et la Vie de la Mort. Sauf cette exception, il ne faut donc pas subordonner l'intérêt des ascendants à celui des descendants, ni réciproquement; mais il faut envisager le bonheur personnel des uns et des autres et chercher à lui donner son développement maximum. Le bonheur pour tous, telle doit être la devise de toute philosophie et de toute sociologie.

Je vais voir quelle est la condition faite à l'enfant par la conception actuelle du mariage; puis, j'examinerai plus loin quels changements la suppression, ou tout au moins la modification du mariage, peuvent apporter dans l'existence de l'enfant.